

**BAYEGNAK, Guy Armel (2012) *Le plancher se dérobe*,  
Saint-Boniface, Éditions du Blé, 188 p. [ISBN: 978-2-923673-59-2]**

**Anne Sechin**

Volume 24, numéro 1-2, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021936ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021936ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sechin, A. (2012). Compte rendu de [BAYEGNAK, Guy Armel (2012) *Le plancher se dérobe*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 188 p. [ISBN: 978-2-923673-59-2]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 24(1-2), 161-164.  
<https://doi.org/10.7202/1021936ar>

## COMPTE RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

**BAYEGNAK, Guy Armel (2012) *Le plancher se dérobe, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 188 p.*  
[ISBN: 978-2-923673-59-2]**

On retrouve dans le deuxième roman de Guy Armel Bayegnak ce qui avait fait le succès du premier: comme *Cœur de lionne* (2011), *Le plancher se dérobe* est fort agréable à la lecture, distrayant, c'est une belle histoire d'amour, la narration suit une progression constante, selon un rythme bien mené. Mais ce dernier roman nous plonge aussi dans un univers et un cadre différents, puisqu'il prend l'étrangeté et l'altérité à partir d'un autre angle, celui de l'«intégration», de l'«acclimatation», bref, plus justement, du parcours d'une immigrante noire africaine dans l'Ouest canadien.

Awa est arrivée à Edmonton il y a quelques mois. Elle a trente-huit ans, et comme ses diplômes universitaires ne sont pas reconnus au Canada, elle doit retourner aux études. Elle fréquente assidûment la communauté baptiste de Blue Quill, qui, sur cette terre étrangère «était devenue son repère, sa boussole» (p. 17). Pour gagner sa vie, elle commence par travailler dans une garderie, où on lui reproche ses qualifications, et, quand elle perd son emploi, «[l]e sol lui par[âit] se vider de sa consistance, se liquéfier sous ses pieds» (p. 14), justifiant le titre qui nous indique l'intrigue centrale: Comment s'approprier une appartenance sur un sol qui n'est pas le nôtre? Que faut-il faire pour gagner, reconquérir ou réinventer la légitimité de notre présence sur un sol? C'est toute la question de l'immigration, c'est tout le parcours d'Awa dans ce livre. Et comme elle l'affirme clairement: «pour ce qui est de ma place, de mon intégration dans cette société, je ne la mendierai pas. Je la forgerai» (p. 104), Après son congédiement, elle cherche «un endroit où [on sert] à quelque chose» (p. 16), un travail, n'importe lequel, et finit par travailler dans un 7-Eleven. Là, elle se lie d'amitié avec un client, Wade, un avocat qui lui offrira un

emploi dans son cabinet en attendant qu'elle finisse ses études. C'est le début de ce qui aboutira à une relation amoureuse, et, peu à peu, tout au long du roman, Wade et Awa apprennent à se connaître. Elle lui parle de sa quête pour se sentir bien et tente de lui relater, difficilement, tous les petits détails qui lui donnent cette impression profonde de «non-appartenance» (p. 8). Comme elle accepte l'offre d'emploi de Wade, elle aura la chance de vivre toutes les dynamiques d'accueil et d'hostilité au sein de cette équipe, et cela permettra au lecteur de se délecter de mille petits détails de la vie à Edmonton, depuis les remarques sur le climat, jusqu'à la circulation, les vêtements, le café rituel au Tim Hortons du coin, jusqu'à un match de hockey avec les Oilers, en passant par un club *country*. Mais elle nous parle aussi de la pléthore de gens qui réagissent à elle avec bonté en s'évertuant à démontrer qu'ils ne sont ni racistes ni xénophobes et qui lui «avou[ent] aimer l'Afrique, avoir voyagé en Afrique ou [...] parrainer un enfant africain à travers l'organisation Hope International» (p. 53).

Plus encore que la perte de son emploi à la garderie, la secousse tectonique identitaire d'Awa se fera sentir lorsque son «repère, sa boussole», à savoir son appartenance à une congrégation religieuse, son sens du sacré et ses valeurs religieuses seront ébranlées. Elle écoute le sermon de son pasteur et l'affirmation absolue et monolithique «Nul ne vient au Père que par moi» (p. 47) la choque et la bouleverse profondément. Les autres pratiques religieuses sont-elles donc nulles et non avenues? Les pratiques religieuses de son grand-père, sous prétexte qu'elles ne sont pas «blanches» et coloniales, sont-elles à bannir? Cette expérience et d'autres la «renvo[ient] à [s]a condition de femme, de femme noire, de femme africaine, pratiquant une religion à laquelle rien, a priori, ne [la] rattache» (p. 103) De là viendra une prise de conscience profonde, une recherche sincère de la vérité de qui elle est. Le cœur de ce roman se trouve dans cette petite question anodine que lui pose Wade: «Quel lien y a-t-il entre le Canada et ton expression spirituelle» (p. 101)? Dans la recherche identitaire qui s'ensuit, Awa découvre que «l'histoire qu'elle avait apprise était celle relatée d'un point de vue occidental» (p. 125), elle se souvient qu'«elle avait dû apprendre à nommer la France "la mère Patrie"» (p. 126), et qu'on lui a enseigné une histoire qui «pass[e] sous silence les exploits [des grands chefs de guerre

comme Menélik]» (p. 128). Mais au fil de ses lectures, de ses réflexions, de sa quête spirituelle finalement, Awa découvre aussi que les mathématiques ont été transmises à Pythagore par les Africains; que le Paradis terrestre de la Genèse se trouve en Afrique; que la mère de l'humanité, l'Ève mitochondriale, est africaine (Awa veut dire Ève). Et que finalement, tout cela est assez secondaire.

Finalement, grâce à Wade, elle a la chance de faire un voyage en Italie, pendant lequel elle se réconcilie avec elle-même et avec les perceptions ou les manifestations de Dieu. Toutes les questions qui semblaient si épineuses finissent par trouver une issue très concrète, dans des détails de la vie: par exemple, celle de l'identité dans la différence se dissout lorsqu'on arrête d'imiter et qu'on est imité; celle de la légitimité du sacré se résout lorsqu'elle «con[çoit] l'idée que Dieu, s'il exist[e], se laiss[e] percevoir à qui il voulait comme il le voulait» (p. 178). Et elle comprend ou, plus exactement, elle vit, profondément, à partir de cette affirmation, son corollaire immédiat:

[...] Elle se satisfaisait désormais d'être Awa, tout simplement, avec ses qualités et ses défauts [...] Qu'ils fassent son charme ou pas, ces qualités ou ces défauts faisaient sa *singularité* (p. 178; nous soulignons).

La portée de ce roman, on l'aura compris, c'est de mettre sur le vif l'expérience d'acclimatation d'une femme étrangère africaine au sein de la société de l'Ouest canadien. Mais on y soulève aussi des questions trop peu mentionnées: l'ébranlement des valeurs, le lien entre la (re)découverte de notre singularité et le parcours spirituel. Pour échapper à un monde chaotique où même le sol ne nous porte plus, c'est un trajet véritablement spirituel qu'il faut entamer. Et finalement, on comprend que nous n'avons pas accès aux vérités absolues et que c'est dans le mythe qu'on raconte ou qu'on crée qu'on peut enfin s'ancrer, autant au niveau personnel qu'au niveau collectif. À la question brûlante qui avait été posée plus tôt dans le roman à partir de l'histoire qu'on a enseignée à Awa,

[u]ne histoire qui lui avait enseigné qu'elle n'avait pas d'histoire, qui prétendait qu'un peuple sans écriture est un peuple sans histoire. Conviendrait-il d'en dire autant d'un individu, d'un homme?  
Un homme sans écrits est-il un homme sans histoire?  
(p. 125).

Les dernières phrases viennent répondre: «[Il est] du devoir de chaque individu, de chaque peuple, et de chaque nation de se bâtir un mythe, de se le raconter, et de le raconter au reste du monde» (p. 184). On ne saurait mieux illustrer les principes de la théorie postcoloniale selon Homi Bhabha:

Pour rester dans l'esprit du "droit à raconter" comme moyen d'atteindre notre propre identité nationale ou de communauté dans un monde global, il nous faut réviser notre sens de la citoyenneté symbolique, nos mythes d'appartenance, en nous identifiant aux "points de départ" d'autres histoires et d'autres géographies nationales et internationales (Bhabha, 2007, p. 19).

C'est pourquoi il est si essentiel que Guy Armel Bayegnak continue à écrire et à partager ses romans délectables et profonds avec nous tous: pour donner une voix nouvelle, authentique et profonde qui n'existait pas jusque-là.

Anne SECHIN

Université de Saint-Boniface

#### BIBLIOGRAPHIE

BAYEGNAK, Guy Armel (2011) *Cœur de lionne*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 272 p.

BHABHA, Homi K. (2007) *Les lieux de la culture, une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 414 p.

**CHAPUT, Simone (2013) *Un vent prodigue*, Montréal, Leméac, 235 p. [ISBN: 978-2-76093-361-3]**

Convaincue que je suis que Simone Chaput compte parmi les écrivains contemporains les plus marquants de la littérature francophone de l'Ouest, j'avais déjà été très impressionnée par *La belle ordure* (2010). *Un vent prodigue* va encore plus loin dans les questions soulevées, dans le talent d'auteur, dans les réflexions auxquelles il amène.

Dans ce dernier roman, tous les personnages sont pleinement ancrés dans la vie et dans les préoccupations du XXI<sup>e</sup> siècle: Adrienne est une ethnolinguiste qui part vivre quelques semaines avec un peuple autochtone méconnu, dans le Grand Nord. Yvan, son mari, «[d]oyen de faculté et professeur en génie civil» (p. 35) à la retraite, est passionné ou obsédé par